

Ivana face à la mer

(Excerpt in French)

Translated by: Florence Gacoin-Marks

Contact of the translator: florence.gacoin-marks@guest.arnes.si

« J'ai vu l'annonce sur l'internet, l'armoire pas encore vendue ? ... Je voudrais... j'arrive, » dit une voix de femme avec un fort accent de l'est. Vingt minutes plus tard, se tenait devant la porte une dame de mon âge, vêtue d'une mini-jupe noire vraiment très courte, fardée d'un rouge à lèvres rose fluo depuis le nez jusqu'au menton et affublée d'un collier brillant. Pendant que ses deux macs en noir (bosniaques ? serbes ? monténégrins ?), qui portaient chacun une boucle d'oreille en faux diamant au lobe gauche, contournaient l'armoire à vendre, nous nous tenions toutes les deux dans le couloir, échangeant un sourire gêné.

« D'Ukraine ? »

« Oui et non, pas loin, de Russie. »

« J'adore les poètes russes. »

Elle me regardait avec surprise sous le gras de son mascara.

« Marina Tsvetaïeva, Brodski, Mandelstam... » osai-je poursuivre.

« Vous connaissez ? » elle semblait sincèrement étonnée, ce qui me laissa penser que j'avais peut-être affaire à une enseignante qui avait mal tourné et pour qui la vie n'était pas facile, en dépit du comportement nonchalant qu'elle affichait sur ses nouveaux chemins de traverse. Ne souhaitant manifestement pas continuer la conversation dans cette direction, elle se tut.

« Et comment ça va maintenant, chez vous ? Depuis l'invasion russe en Crimée ? Vous venez plus ou moins de là, non ? » J'imaginai notre armoire dans sa petite chambre dont les murs étaient sans aucun doute peints en rose et où elle passait ses journées plus souvent endormie qu'en état de veille après avoir passé des nuits entières à faire de la pole dance dans quelque bar sombre.

« Chez nous, c'est ok », s'exclama-t-elle du tac au tac, comme si elle avait hâte de répondre à cette question attendue. Je m'étonne toujours de cette peur primitive face au régime, chevillée au corps, qui pousse l'homme à nier et dont il ne se débarrasse plus jamais, quel que soit le lieu où il vit par la suite. Et, d'ailleurs, je n'ai toujours pas tout à fait compris si elle est russe ou ukrainienne.

« C'est dangereux, on se bat là-bas ? » dis-je en feignant l'ignorance.

Comme pour refuser le café que je lui proposais, elle fit un geste de la main qui fit tinter ses bracelets : « Le danger, c'est en tant de paix, pas en temps de guerre. »

[...]

Nous avons assez de tabac et, depuis l'arrêt des cours fin juin, nous nous retrouvons tous les jours sur la terrasse du café bondé pour y boire des alcools forts, šljivovica ou rakija délayée, ou bien du café turc à base d'orge pur, écrit Adrijan à sa femme pendant l'été, mais seulement jusqu'à dix heures du soir, à cause du couvre-feu. Korzo est un lieu extraordinairement vivant, là on fait rôtir un agneau à la broche vendu 140 dinars le kilo. Au marché, on ne peut trouver que des oignons noirs, des oignons blancs et des quantités énormes de fraises. J'aimerais bien vous envoyer un paquet de sucre ou un morceau de lard, mais il n'y en a pas. Je mange au réfectoire, je n'ai bu qu'une fois de la chicorée, le pain est à base de pomme de terre. Je regrette de m'être trop peu intéressé à la cuisine, car notre cuisinière connaît étonnamment peu de recettes. Bien que la moisson ait eu lieu récemment, il n'y a pas de farine, mais les paysans,

eux, possèdent des caisses entières remplies d'argent. Quand il y a une réunion à l'église ou une bénédiction, plusieurs milliers de personnes se réunissent, des accordéonistes viennent et jouent une ronde locale. Les paysans paient 200, 300 dinars à chaque fois. De l'argent, il y en a foison, et pourtant on ne peut s'approvisionner que si on a des relations. Il paraît que c'est la même chanson à Belgrade : des fêtes, des chanteuses, de la musique dans chaque bar. Si tu as de l'argent, tu obtiens ce que tu veux, depuis les friandises jusqu'aux dessous en soie. Une paire de sandales, qui, à mon arrivée, coûtaient 100 dinars, en coûtent maintenant 2500.

Ivana se rend immédiatement chez le marchand de chaussures, Krmolec, pour lui commander une paire de sandales de taille 44. Je ne les paierai qu'après les avoir pesées, et si elles dépassent les quatre cents grammes, je ne les prendrai pas, dit-elle en guise de menace. En effet, la poste allemande n'autorise pas les paquets dont le poids excède les deux cents grammes, juste assez pour envoyer une sandale par colis. Elle aurait voulu lui envoyer plein d'autres choses, si elle avait pu se les procurer, elle aurait ainsi peut-être un peu soulagé sa conscience, car ces derniers temps, elle se laissait emporter dans d'autres mondes : elle s'imaginait des caresses et un sourire, ce sourire avec le coin gauche de la bouche soulevé, ce rayon de lumière sur le visage, ce regard plein d'esprit et bienveillant.

Je me suis sorti d'une insolation, mais ce n'était rien si on pense que plusieurs sont morts de la malaria tropicale.

Ivana sentait comme un pincement à l'estomac, les remords s'épanchaient dans tout son corps : si Adrijan mourrait, ce serait pour la punir, elle. Elle n'avait jamais cru à la vengeance catholique « dent-pour-dent », mais quelque chose de plus haut viendrait la châtier si elle ne ressentait pas les choses comme il fallait, si elle ne faisait pas tout ce qui était en son pouvoir, si ses pensées n'étaient pas pures comme le cristal, si elle oubliait sa peau, sa peau qui lui paraît tout bonnement s'assécher, sa peau qui étaient si délaissée sans les caresses masculines.

Nous, les Slovénes, nous sommes comme une famille unie. Ici, nous vivons dans la paix la plus complète, seule la rareté ou le manque de telle ou telle chose ou bien certaines visites soudaines nous rappellent que nous sommes en guerre. Ces derniers temps, un vent nouveau avait soufflé, du fait que nous étions devenus le chef-lieu de prédilection de divers « ducs » et de leurs bandes. Ce n'étaient tous les jours que beuveries, violences, pillages et meurtres. Mais maintenant que le pouvoir est à nouveau entre les mains de ceux à qui ont vocation à l'exercer, toute la région respire mieux.

Si Adrijan était tué ou blessé, ce serait de sa faute à elle, ce serait à cause de son amour trop petit, de son inconstance, de sa faiblesse, de sa volonté trop faible. Il lui faut tenir le coup, car un nouveau pressentiment commence déjà à s'installer en elle, l'idée qu'elle pouvait, par ses actes, provoquer la perte de son mari ; et en elle, qui avait jadis si courageusement tenu tête aux gens, s'immisçait cette nouvelle forme de peur.

Je me déplace pour enseigner la conversation allemande à un émigré russe, un ingénieur. Je ne lui demande pas d'argent, car il n'a rien. J'ai droit à des sucreries, de l'alcool de prune et du café. Le Russe me prête un caleçon de bain pour que je puisse me baigner, « aller à la plage » comme on dit ici, dans la langue des grandes villes. Une boutique s'appelle « Le Louvre », une autre « Moscou », nous avons deux auberges, « Le Casino » et « Le Boulevard ». Mais sinon, tout le reste est étrangement primaire. J'ai reçu tes paquets avec, jusqu'à présent : un pantalon blanc, trois mouchoirs, trois paires de chaussettes Bata, une cravate, un peu de fil à coudre et un peu de savon parfumé.

Ivana est à nouveau de meilleure humeur, les nouvelles que lui fait parvenir Adrijan ne sont plus terrifiantes, elles sont devenues une part de leur quotidien à tous les deux, ils se sont habitués à la distance ; c'est du moins ce ainsi que leur paraît cet instant où le jour se déverse dans un autre jour, semblable, et tant qu'il en sera ainsi, cela ira, qu'il en soit ainsi, car après, de toute façon, cela va sans aucun doute exploser.... Il n'y a donc rien de mal à ce qu'Ivana retourne dans la forêt avec son panier à champignons, à ce qu'elle passe par le même sentier, le cœur

battant, le sang et les pensées mis en mouvement par l'air frais et l'odeur de terre mouillée, prise par une excitation juvénile.

Là, il y en a un pour le slovène et un pour la géographie, deux identiques pour le calcul et un pour l'histoire... même s'il faudra bientôt en écrire un nouveau, lui dit Vitalij. Il se tient au milieu des fougères et on entend de loin sonner les cloches d'une église. Pour la première fois, c'est une belle musique qui parcourt Ivana. Et encore quelques champignons en guise d'alibi. Au-dessus du napperon sous lequel il a caché cinq livres, il pose trois cèpes et deux bolets. *Pour chaque livre, il y a un champignon pousse.*

Ivana lui sourit. Et ensuite, il la regarde à nouveau si gentiment que la chaleur lui parcourt le dos et tournoie dans son ventre. *Mort au fa... Au revoir,* dit-elle.

Au revoir, lui répond-il.

Fin août, Pina eut le cou enflé et fut prise d'une forte fièvre. Elle avait la voix enrouée et du pus coulait de son nez couvert de croûtes. Ivana était désespérée : elle savait, elle était sûre que quelque chose arriverait, mais elle n'écrivit pas un mot à Adrijan au sujet de la diphtérie de Pina, elle devait supporter ce châtement toute seule, elle serait seule à porter tout son poids ; lui, il endurait déjà suffisamment de choses. Elle se remémorait comment elle avait réagi aux pleurs de Pina, à ses souhaits, qui étaient souvent des exigences pressantes, à ses maladies, toutes plus bénignes que celle-ci, et elle avait l'impression de ne jamais avoir bien fait, elle s'abreuvait de reproches qui la brûlaient au ventre.

Tous les jours, dans le Donauzeitung, je lis qu'il y a des meurtres et des châtements. J'ai peur pour vous deux, peut-on lire dans une lettre serbe, affranchie d'un timbre à l'effigie du roi Petar. Je ne cesse de me demander à quoi vous ressemblez, ce que vous faites, comment vous êtes habillées, ce que vous avez mangé. Prenez garde à la dysenterie et au typhus qui sont très répandus ici. C'est bien que Pina s'intéresse aux animaux. Moi aussi, en plus des poux et des rats, j'avais dans ma chambre tout le règne animal : des souris, des cafards et des puces. À la fin de la bataille contre la vermine, on avait l'impression que j'avais parsemé mes draps de myrtilles avant de m'allonger dessus.

Il en est de même d'Ivana qui passe cet après-midi de septembre allongée sur une couverture posée sur les myrtilliers et sur son imperméable. C'est comme si, au-dessus des branches, un lampiste de théâtre avait baissé les projecteurs afin d'adoucir le contraste entre le parterre et les fines rainures de soleil filtrant entre les feuilles, et juste avant qu'Ivana ferme les yeux, le monde tourne, la mort devient l'amour et l'amour, avec l'aiguille de la boussole, passe de l'autre côté, à l'opposé de la mort, le sud est au nord et l'est à l'ouest ; Kaonik se retrouve encore plus loin, quelque part en Bulgarie, et, comme de la mousse, la forêt recouvre tout le Reich ; dans le rayon de soleil oblique, étincelant au travers des branchages, Ivana voit au-dessus d'elle le sourire en coin de Vitalij et sent sa peau chaude, parfumée par l'humidité, la marche et la fumée, Vitalij est autour d'elle et en elle, les branches basses et luisantes juste au-dessus du sol se balancent doucement.

Je ne vais pas te dessiner afin qu'on ne te reconnaisse pas si je suis capturé – mais je vais me souvenir de toi. J'aimerais te peindre toute entière, toi tout entière, je ne composerais pas mon tableau en deux parties, en plaçant la tête d'une femme sur le corps d'une autre, comme dans le Déjeuner sur l'herbe. Là, se trouve leur demeure temporaire, sans portes ni fenêtres, une demeure ne leur offrant que le strict nécessaire, une couverture, ces myrtilles et une bouteille de vin ; sa temporarité lui confère sa beauté, sa temporarité et le fait qu'il s'agit d'un refuge, car l'espace est toujours lié au temps, comme le foyer l'est à la vie : à un jet de pierre d'eux, on peut voir, dessinés sur une souche, les anneaux de croissance témoignant de l'âge de l'ancien arbre, une limace y a laissé son mucus et une araignée, à l'aide d'un fil qu'elle a fabriqué à partir d'elle-même, a délimité sa demeure qui lui sert aussi de terrain de chasse. Ivana et Vitalij sont étendus dans cette demeure sans murs, dont personne ne forcera l'entrée, ils sont étendus dans l'herbe sans déjeuner, sans vieillir, dans cette limite temporelle sans frontières spatiales, et Ivana se

rappelle les paroles d'Adrijan, autrefois contradictoires et qui paraissent aujourd'hui si cohérentes : *Profitez de toute la beauté qu'il vous est donné de ressentir, mais gardez-vous bien de vous demander d'où elle vient... Si vous entendez le bruissement des feuilles qui bougent dans le vent du soir, ne l'écoutez pas, ne cherchez pas à comprendre ce qu'il veut vous dire... Rêvez, chère âme, rêvez, et soyez heureuse dans vos rêves.*

Et une seconde, une troisième fois, encore et encore se répète ce qui est devenu un rituel là-bas, au milieu de la forêt, quand Vitalij recouvre Ivana et que tout se pétrifie ; lui aussi s'immobilise, seule sa chaleur l'envahit lentement, il la dissimule au monde et la protège sous lui, en silence ils écoutent s'emplier du sang ralenti, rampant sous leur peau, de lui à elle et inversement, la chaleur les inonde, il se remplissent lentement, avec une force discrète mais persistante, apportée par des échos lents, d'abord épars, puis puissants.

[...]

À la porte, un couple opulent forçait le passage, pressé d'emporter la machine à coudre allemande. Ils demandaient en dialecte local, mais avec un accent serbocroate, pourquoi je la vendais, me faisant savoir en sous-texte qu'il valait mieux ne pas tenter de les rouler, car dans tous les cas ils sortiraient vainqueurs de cette transaction. Je savais que je ne réussirais en aucun cas à leur vendre la machine au prix spécifié dans l'annonce, et puis j'étais pressée, alors j'ai accepté la réduction drastique qu'ils me proposaient. Presque vexés d'être parvenus à leur fin aussi facilement, ils parcoururent la pièce des yeux pour vérifier s'il était possible d'en tirer quelque chose qui leur procurerait au moins le plaisir de marchander. La Junon désigna du doigt la vieille Singer dans le coin qui, depuis longtemps déjà, servait de meuble et non plus de machine à coudre.

« Celle-là, je ne la vends pas. »

« Nous la prenons. » L'homme sortit de la poche arrière de son pantalon un billet de vingt tout froissé et me le tendit.

« Je ne la vends pas. Elle n'est pas à vendre. Je ne sais pas comme vous le dire. Elle n'est pas disponible. »

« C'est bon, alors vingt-cinq. »

« Je vends seulement celle qui est dans la mallette jaune ».

